

VILÉM FLUSSER Comment lire des symptomes.

Curieuse ontologie celle qui est au fond de la notion "la nature est un livre". Plus curieuse que l'autre au fond de la notion "la nature est un rêve ou une scène". Parceque plus complexe. Le livre est un objet extraordinaire pour servir à un modèle ontologique. C'est un rouleau coupé pour former des feuilles. Le moment historique de cette coupure, (quand par exemple la Torah ou l'Organon sont devenus "biblia", (livres), dans le sens actuel), est une coupure dans l'histoire, parceque developper un rouleau n'est pas le même processus que feuilleter. Pour lire la nature comme un livre, il faut couper son développement en tranche. Aussi: les livres sont gardés dans des bibliothèque et il faut les renverser pour les lire. Pour lire la nature comme un livre, il faut qu'elle soit gardable et renversible. Mais surtout: les livre sont composés des feuilles dont les deux faces sont couvertes de lignes composées d'éléments significatifs, (de lettres). Pour lire la nature comme un livre, il faut qu'elle ai une structure semblable et soit composée d'éléments semblables. Donc: la notion islamique et de la Renaissance: "nature-livre", très importante pour l'histoire de la pensée occidentale, se base sur une ontologie complexe. Elle sera le point de départ pour cet essai.

Parmi les premisses d'une telle ontologie il y a: (a) la nature a un auteur, (b) elle a un lecteur, (c) elle transmet un message extérieur à soi-même, ("métaphysique"), (d) elle a structure linéaire, (historique), et (e) il y a accord préalable entre auteur et lecteur. La dernière prémisse est la plus intéressante. Pour qu'un livre existe il faut que l'auteur se mette en accord avec son futur lecteur quand à la signification des lettres qui vont constituer le texte. Dans la notion "nature-livre" ce code préalable peut être conçu sous diverses formes. Comme le Coran, l'arithmétique des nombres naturels, la géométrie euclidienne, par exemple. Mais tous ces codes doivent être "surnaturel", "formel", "éternels", (ou peu importe quel adjectif on veut donner pour articuler l'antériorité du code à la nature). Cela entre en choc avec la prémisse (d) ("linéarité") d'une façon féconde pour la pensée occidentale. Ainsi: la "nature-livre" transmet un message linéaire, qui n'est complet qu'à la dernière page, ("jour"), mais dont le code est extra-historique. Le message est accessible empiriquement, mais le code l'est formellement, (par la foi ou la théorie). Le Coran est le "logos" duquel le Dieu-auteur e l'homme-lecteur participent avant toute nature, et c'est cette participation "logique" la raison que la nature soit historique et significative. La mathématique, (ou n'importe quel autre code), est le "logos" duquel participent par exemple le Dieu-mathématicien de Newton et Newton. Cette dialectique entre observation et théorie, (qui est à la base de toute lecture de livres), est aussi à la base de la science occidentale.

## VILÉM FLUSSER

De façon que cette science est plus islamique et moins chrétienne qu'on ne le pense. Parceque pour le Christianisme "logos" n'est pas le Coran, (un code pour lire le livre de la nature), mais le Christ. La science ne passe pas des grecs par les scholastiques jusqu'aux Italiens de la Renaissance, mais plutôt elle passe des grecs par les maures et les cabalistes jusqu'aux Italiens. Et le Platon qui renaît en Italie est plutôt cordobais que byzantin. Les "sources" peuvent le prouver, d'ailleurs.

Ce point de départ vise à suggérer, dès le début du présent essai, l'affinité entre certaines recherches de la théorie de communication et la crise épistémologique de l'actualité. Ainsi: On ne croit pas, généralement, à présent, que la nature soit lisible comme un livre. (On ne croit plus que les phénomènes naturels soient "significatifs" dans le sens qu'ils transmettent un message extérieur à la nature.) Mais on continue à la lire néanmoins. D'une manière différente. On la lit comme on lit un livre dont on veut connaître la machine d'impression, et non le message de l'auteur. Ce type de lecture ne convient pas aux livres. Il résulte en connaissance, ("épistème"), non prétendue par des auteurs de livres. C'est une lecture qui nie l'auteur, (ou le "suspend"). Dans cette lecture c'est le livre même qui devient le message. Le phénomène même "parle". C'est ça un aspect de la crise épistémologique: l'ontologie traditionnelle de la science occidentale, ("nature-livre"), est substituée par la phénoménologie. La connaissance, ("épistème") change de type. La théorie de communication a un mot à dire à ce sujet.

Pour la théorie de communication, (dans le sens américain du terme), les lettres dans un livre ont au moins deux aspects: (a) elles sont des symptômes de quelque chose, (p.e. d'une machine à imprimer) et (b) elles sont des symboles de quelque chose, (p.e. des sons d'une langue parlée). Sous le premier aspect le livre est une chose plus ou moins "naturelle". Sous l'autre, il est une chose nettement "culturelle". Il y a, derrière cette distinction, une notion spécifique de la nature et de la culture. "Nature" est l'ensemble des phénomènes acceptés comme étant symptômes, "culture" des phénomènes acceptés comme symboles. (Cette terminologie ne coïncide pas avec la française ni allemandes) En autres termes: la "communication naturelle" est symptomatique, la "culturelle" symbolique. C'est le type de communication qui fournit le critère pour la distinction entre les deux royaumes. La compétence de la science de la nature sont les communications symptomatiques. La compétence de la théorie de communication humaine sont les communications symboliques. (Cette compétence était, dans le passé, occupée par les sciences de la culture, de l'esprit, par les "humanités" etc.) La science de la nature lit notre circonstance symptomatiquement, la théorie de communication la lit symboliquement, et cette différence de lectures est

## VILÉM FLUSSER

responsable de la distinction entre "nature" et "culture".

Cette distinction reste problématique. Son vrai critère est dans la *praxis* de la lecture. Le même phénomène est "naturel" pour une lecture symptomatique, et "culturel" pour une symbolique. Un critère fragile. Il faut l'analyser un peu pour illuminer la crise épistémologique du point de vue de la théorie de communication.

Pour pouvoir lire un phénomène symptomatiquement, il faut postuler la chaîne causale: le symptôme est l'effet du symptomatisé. Pour pouvoir lire un phénomène symboliquement, il faut postuler un code préalable: le symbole signifie sa signification, ("meaning"), seulement pour qui connaît le code duquel il fait part. Les deux lectures exigent des postulats. Il n'y a pas de lecture naïve. Mais les deux postulats sont ontologiquement incomparables. Le postulat de la lecture symptomatique établit une liaison entre symptôme et symptomatisé sur le même niveau de la réalité. (La chaîne entre la lettre et la machine est ininterrompue.) Le postulat de la lecture symbolique établit une liaison entre symbole et signifié, ("meaning"), sur deux niveaux de la réalité. (La chaîne entre la lettre et le son signifié par elle passe par le code.) Le symptôme "appréhente" son symptomatisé, le symbole "représente" son signifié. Il y a une rupture ontologique dans la lecture symbolique, et une continuité ontologique dans la lecture symptomatique.

L'interprétation suggérée par cette analyse est la suivante: La rupture ontologique caractéristique de la lecture symbolique est caractéristique aussi du "l'être-dans-le-monde" humain. De la culture. "Rupture ontologique" et "esprit" sont des synonymes. "Esprit" est comment la rupture ontologique s'objectivise, "rupture ontologique" est comment l'esprit se manifeste. De façon que toute lecture symbolique a pour objet l'esprit. L'étude de la lecture symbolique, (la théorie de la communication), est la science de l'esprit, ("Geisteswissenschaft"). La lecture symptomatique, par contre, est une suspension plus au moins inconsciente de toute doute ontologique: elle accepte le texte au même niveau de la réalité du niveau de son message. C'est pourquoi l'objet de cette lecture est la "nature" dans le sens mentionné.

C'est aussi pourquoi les deux formes de lecture résultent en deux formes distinctes de connaissance. La lecture symbolique saute constamment du texte dans son pré-texte: elle "connaît" le pré-texte, (ça qu'il y a derrière le texte). La lecture symptomatique avance du texte dans son con-texte: elle "connaît" le contexte, (ça qu'il y a au tour du texte). La première connaissance est en "profondeur", la seconde en ampleur. Le modèle de la connaissance symbolique est de trois dimensions, celui de la

## VILÉM FLUSSER

symptomatique est plan. La crise ontologique est, (parmi autres choses), une confusion de modèles de connaissance: le désir d'approfondir la connaissance de la "nature", et amplifier la connaissance de la "culture".

Répetons-le: le critère de cette distinction est la praxis de la lecture. Cette praxis dément en quelque forme l'interprétation suggérée. Il y a, dans toute lecture symptomatique, des moments qui imposent le passage dans la lecture symbolique. Par contre: toute lecture symbolique impose constamment le caractère symptomatique du texte. La praxis de la lecture ne permet pas une distinction nette entre les deux lectures. Cet assai donnera deux exemples pour illustrer ce fait. Mais dès alors la raison de ce fait est évidente: tout symbole est aussi symptôme, et tout symptôme est symbolisable. Parceque le symbole est un symptôme conventionné, (la "culture" est "nature spiritualisée"). Et parceque le symptôme est un symbole virtuel, (la "nature" est "culturable"). C'est pourquoi la lecture est toujours tentée de lire la "nature" comme un livre, et de lire la "culture" comme texte "naturellement explicable". La distinction entre deux types de connaissance, (suggérée par C.P. Snow), est pratiquement impossible.

Néanmoins on peut éluder le problème de la distinction à la manière de Kelsen. Ainsi: "L'histoire" est un processus qui substitue progressivement la lecture symbolique par la symptomatique. "D'abord", (quand l'homme devient lecteur, voire homme), tout texte est lu symboliquement. Tout phénomène est significatif, est "connaitre" c'est découvrir le caché derrière le phénomène. (Le monde est plein de dieux, et il faut les faire "épiphanéin", transparaître.) Peu à peu la dimension symbolique des phénomènes est "oubliée", les dieux se retirent du monde, et il perd sa signification. C'est alors que des textes surgissent qui sont lisibles symptomatiquement. La "nature" apparaît au milieu d'un contexte primitivement culturel. Le terrain de la "nature" s'expand, et successivement tout devient explicable "naturellement". "A la fin" toute culture sera naturalisée, toute lecture sera symptomatique, et l'ontologie sera substituée par la phénoménologie. La distinction entre "nature" et "culture", (entre les deux formes de lecture), est donc provisoire.

Cela est une thèse désagréable. Parcequ'elle renverse la thèse marxiste selon laquelle "histoire" est un processus de transformation de "nature" en "culture". Parcequ'elle affirme que la mesure du progrès est la perte de signification. Parcequ'elle "explique" tout et détruit l'énigme du monde. Et désagréable pour des autres raisons. Mais il ne suffit pas de dire qu'elle est désagréable. Il faut essayer de montrer qu'elle se trompe.

Il y a nombreuses stratégies pour essayer de faire ça. Une est de observer phénoménologiquement la praxis de la lecture, dans l'espérance de sur-

VILÉM FLUSSER

prendre le choc entre les deux lectures. Par exemple en prenant deux textes. (a) "Un oiseau fait son nid". (b) "Un tableau suréaliste". Le premier texte invite à une lecture symptomatique, parcequ'il participe du contexte de la nature. Il est dans la compétence de la biologie. Le deuxième texte invite à une lecture symbolique, parcequ'il participe du contexte de la culture. Il est dans la compétence de la critique d'art.

(a) "Un oiseau fait son nid" n'est plus, pour nous, une phrase du livre de la nature. On ne peut plus le lire ainsi: "Oiseau" est symbole de l'âme, "nid" est symbole de l'amour maternel, et "faire un nid" est symbole du travail. Une telle lecture est actuellement inadéquate au texte. Elle le transforme en Kitsch. Mais d'autres lectures symbolique plus raffinées sont à présent également impossibles. Par exemple l'aristotélique: "Un oiseau fait son nid" est un symbole de la justice, ("diké"), parceque l'endroit juste de l'oiseau est le nid, et parceque la nature est structurée par la lutte entre justice et injustice, ("adikia"). Cette lecture est impossible, parceque nous ne croyons plus qu'on puisse découvrir quelque chose derrière la nature, (par exemple "morphai"). Voilà comment nous lisons ce texte, par exemple: les mouvements de l'oiseau sont des symptômes de ses fonctions glandulaires, la forme du nid un symptôme de l'information génétique dans l'oiseau, et le matériel du nid est un symptôme de l'écologie dans laquelle il se trouve. La thèse que nous voulons combattre semble confirmée, à première vue, par l'observation de la praxis de la lecture.

Mais elle ne résistera pas. Si je lis les mouvements de l'oiseau comme des symptômes de ses fonctions glandulaire, c'est parceque j'accepte certaines conventions de la biologie, laquelle accepte certaines conventions de la dite "langue commune". (Common language). Il est vrai: "Un oiseau fait son nid" n'est plus, pour nous, une phrase du livre de la nature. C'est au contraire une phrase du discours de la biologie. Sans vouloir entrer dans le labyrinthe du positivisme logique, il faut admettre que des conventions culturelles, (et principalement linguistiques), infomment toutes nos lectures, y compris les symptomatiques. Si je dis "oiseau", et "fait", et "nid", je symbolise les phénomènes que je veux lire comme symptômes. Et si je dis "symptôme", j'accepte une convention causale ontologiquement aussi douteuse que la justice aristotélique. Pour lire des symptômes, il faut avoir des symboles qui les représentent. Ou: pour qu'ils soient des symptômes, il faut "donner la parole" aux phénomènes, (Husserl). La phénoménologie ne peut pas substituer l'ontologie: elle ne peut que la "suspendre". L'homme symbolise toujours, la rupture ontologique caractérise son "être-dans-le-monde". La lecture symbolique ne peut jamais être surmontée. La thèse à combattre se trompe.

VILÉM FLUSSER

(b) "Un tableau surealiste" est un texte qui veut être lu symboliquement. En effet: c'est ça sa dignité ontologique par rapport à d'autres types de tableaux: les "réalistes" et "hyper-réalistes" d'une côté, les "non figuratifs" de l'autre. (Les "réalistes" prétendent d'apprésenter les phénomènes, les "hyper-réalistes" cherchent à aprésenter l'essence, (eidos) des phénomènes, et les "non figuratifs" veulent être lus symptomatiquement.) Le terme "surealiste" connote la rupture ontologique qui se manifeste pendant la lecture symbolique. Qui lit un tableau surealiste symptomatiquement, (pour connaître son contexte au lieu de son prétexte), perd la dignité ontologique du tableau.

Mais la praxis de la lecture nie çaç. Les phénomènes dans le tableau sont évidemment des symptômes de certains pinceaux et certaines teintures. Ils sont des symptômes de certains gestes du peintre, lesquels sont des symptômes de son interiorité physiologique, psychologique, sociale etc. Et ils sont des symptômes de l'effort du peintre de nous proposer des symboles. Ces aspects symptomatiques du tableau sont indispensables pour sa lecture symbolique. Les pinceaux articulent les symboles du tableau d'une façon spécifique. Les gestes peuvent démentir le message symbolique du tableau. ("Mensonge" en art est Kitsch: la lecture symptomatique d'un texte qui se veut symbolique peut dékitschiser, comme la lecture symbolique d'un texte qui se veut symptomatique peut le kitschiser.) La lecture du tableau comme effort pour symboliser, (proposer un code nouveau), montre qu'il faut d'abord apprendre le code pour ensuite lire symboliquement. Donc: il faut d'abord lire symptomatiquement. La lecture symptomatique est logiquement antérieure à la lecture symbolique. La lecture symbolique ne peut pas être "primitive". La thèse à combattre se trompe.

Le problème des deux lectures se recolloque en toute sa brutalité. Mais l'argument est suffisamment avancé pour le réformuler: Notre circonstance, (y compris nous-mêmes comme objets), se présente comme contexte composé de textes lisibles de deux façons. Sous la lecture symptomatique les textes sont "insignificatifs", et notre circonstance a la dignité ontologique de la nature. Cette lecture nous donne une connaissance, ("épistème"), qui "explique" le contexte dans lequel nous nous trouvons. Sous la lecture symbolique les textes sont "significatifs", et notre circonstance a la dignité ontologique de la culture. Cette lecture nous donne une connaissance, ("épistème"), qui "déchiffre" le contexte dans lequel nous nous trouvons. Les deux façons de lire s'impliquent. On ne peut pas lire symboliquement sans d'abord avoir lu symptomatiquement. On ne peut pas lire symptomatiquement sans d'abord avoir lu symboliquement. La "culture" est une conséquence de la "nature", et la "nature" une conséquence de la "culture". La connais-

VILÉM FLUSSER

sance qui explique et la connaissance qui déchiffre n'existe pas une sans l'autre. Mais ça sont là deux types de connaissance ontologiquement distincts et irréductibles. Voilà une contribution de la théorie de communication à la crise épistémologique de l'actualité.

Une contribution importante. Elle peut nous aider à lire des symptômes d'une manière plus humble. Il faut admettre que nous ne pouvons jamais surmonter les symboles. Parceque notre contexte est le notre, c'est où nous vivons, ("Lebenswelt"), et forcément "significatif" pour nous. L'aspect symbolique de notre contexte est donné par notre "être-dans-le-monde" Mais nous pouvons "suspendre" cet aspect. Nous le pouvons pousser vers notre horizon. Cela nous permettra de lire une partie de notre contexte comme "nature". Nous pouvons ainsi créer un terrain pour des problèmes explicables, un terrain qui aura toujours un fond énigmatique. Ce "pousser vers l'horizon" peut suivre la méthode de la théorie de communication: découvert progressive des codes cachés, ("dé-idéologisation"). Cette manière de lire des symptômes est différente de celle qui domine la science de la nature. Elle ne suppose pas que lire des symptômes est lire sans préjugés ou valeurs, ("value-free knowledge"). Elle accepte le fait que lire des symptômes est le résultat d'une suspension délibérée de la lecture symbolique. Donc lire des symptômes c'est poursuivre un but. ("Value-charged"). Lire notre contexte comme nature c'est de quelque façon une violation délibérée de notre "être-dans-le-monde". La connaissance fournie par cette lecture est le résultat de la suspension délibérée de l'autre type de connaissance. Nous pouvons avoir des problèmes à expliquer et à résoudre seulement si nous suspendons les énigmes qui nous entourent. Et un problème est problème seulement s'il est entouré d'énigmes. Vouloir expliquer c'est ne plus vouloir déchiffrer. Est-ce que une telle humilité épistémologique est une manière de surmonter la crise?

Retournons au point de notre départ. Bien sure: la nature n'est plus un livre pour nous. Elle n'est plus "significative" pour nous. Mais nous la lisons néanmoins, parceque nous somme essentiellement des lecteurs. Ça veut dire que la lecture est significative pour nous. Ce n'est pas le message, c'est le lire qui est significatif. Donc: le Coran reste, un peu poussé vers l'horizon? Au fond, il y a la "mathesis universalis"? Considérez cette question. Elle ne pose pas de problème. On ne peut pas la résoudre. Voilà une limitation de la lecture symptomatique. Cette question là, il faut la déchiffrer. Ou bien ne pas la déchiffrer. Elle pose un énigme.